

rencontre



«J'ai eu beaucoup de mal à retenir mes larmes.»
Émotion pour la soprano libanaise Randa Rouweyha, qui a chanté l'hymne national lors de l'ouverture, en février dernier, du 17^{ème} festival d'Al Bustan. Installée aux États-Unis depuis 1976, c'était sa première apparition sur la scène musicale de son pays d'origine.

RANDA ROUWEYHA, PRIMA LA VOCE!

Beaucoup d'intensité aussi, trois jours après l'inauguration du festival, lors de son récital au programme joyeusement intitulé "Happiness is a duet", durant lequel son accompagnateur n'était rien moins que le pianiste aux galons internationaux, Jeffrey Cohen, un habitué du festival. Le lendemain du concert, largement applaudi par un public rapidement conquis par le professionnalisme et la présence de l'artiste, l'interview se déroule en compagnie de la mère de Randa Rouweyha, qui rappelle les débuts de sa fille: *«Petite, je l'emmenais souvent assister à des comédies musicales et quand elle se réveillait en pleurant, je jouais un disque classique et elle se rendormait aussitôt. La méthode était moins efficace avec ses deux frères!»*

Dans cette famille de médecins de père en fils, la musique est le hobby principal. Jusqu'au jour où Hoda Tabbara Rouweyha trouve sa fille, alors en propédeutique médicale, au piano, les cheveux coupés: *«Elle m'a annoncé qu'elle se consacrait au chant.»* Après ses premières classes auprès de David Stakey, elle travaille voix et répertoire avec Elizabeth Daniels depuis treize ans. Avec la simplicité et la rigueur caractéristiques

des Américains, Randa Rouweyha dit avoir *«beaucoup travaillé pour rattraper le retard»* d'un apprentissage du chant commencé à l'adolescence, *«contrairement aux artistes asiatiques, qui sont dirigés dès la petite enfance vers l'enseignement idoine par leurs parents, très impliqués.»*

SAVEUR DES MOTS

C'est avec une passion évidente que la soprano parle de son métier. À commencer par la sélection de son premier récital libanais: *«Pour moi, le programme se doit d'être tout à la fois intéressant, stimulant et touchant, explique-t-elle. J'ai scrupuleusement choisi chaque air de ma soirée au Bustan.»* Si bien qu'elle les aime tous, de la même manière. Avec une petite mention spéciale pour "Monica's Waltz", tirée de l'opéra "The Medium", composé en 1946 par Gian Carlo Menotti. *«J'ai eu la chance d'avoir un rôle dans cette œuvre; j'aurais aimé travailler avec l'auteur, mais il est mort avant que cela ne se fasse.»*

Pour ses 90 minutes de présence sur scène, cette grande amatrice des langues a relevé le pari de l'italien, de l'anglais, du français et de l'espagnol. *«Je chante uniquement ce que je connais suffisamment bien, parce que les mots,*

tout autant que la mélodie, sont cruciaux.» Avec l'honnêteté qui la caractérise, Randa Rouweyha choisit les compositeurs chers à son cœur et dont elle peut exprimer la "saveur" du texte comme de la partition. Extrêmement polyvalente, elle a ouvert sa performance par de joyeux airs de Purcell. *«Je ne pouvais pas les placer ailleurs, explique-t-elle. L'art vocal baroque a la faculté de prendre sa forme propre, petit à petit.»*

Et c'est petit à petit, au rythme d'une respiration, d'un poème, que Randa Rouweyha a captivé son auditoire avec de l'émotion, de l'intensité dramatique, car elle possède aussi un beau sens théâtral. Si bien que chaque air, taillé comme une gemme précieuse et rare, était tout autant une histoire, poignante, comique ou onirique. À chaque fois, la maîtrise vocale et gestuelle était au rendez-vous, jusqu'au très agréable medley final où les comédies musicales de son enfance ont fait un gai clin d'œil au bel canto. Un coup d'essai libanais qui s'est révélé être un coup de maître, que Randa Rouweyha commente avec la modestie qui est la sienne: *«Je me souviens du conseil que j'ai reçu un jour: Make the music happen.»* D'abord la voix!

DIALA GEMAYEL

